

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 7 FEVRIER 1890

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu.—La nature, par Pierre Bédard.—Simple remarque, par Hermance.—Séance au collège Ste-Marie.—Le catholicisme dans l'Amérique du Nord.—Poésie : A ma mère, par Hector d'Augny.—Les jolies filles de Chiquendiable, par Eugène Dick.—Notes historiques.—Poésie : Les arbres, par Miss E. Ehrstone.—Mœurs et paysage, par Marie Laure.—Nos gravures.—Galerie Canadienne : L'hon. Théodore Robitaille ; l'hon. Rodrigue Masson.—Choses et autres.—Les écrivains de toutes les littératures : Thackeray.—Les préliminaires du mariage.—Hommage au mérite.—Feuilleton : Fleur-de-Mai, par Georges Pradel.

GRAVURES : Portrait de Charles Gounod.—Les armements maritimes de l'Italie : le cuirassé le *Duilio* ; le canon de cent tonnes ; le cuirassé *Italia*.—La mariée française : L'escalier dans la rade d'Alger.—Portrait de William Thackeray.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	-	-	-	\$50
2me "	-	-	-	25
3me "	-	-	-	15
4me "	-	-	-	10
5me "	-	-	-	5
6me "	-	-	-	4
7me "	-	-	-	3
8me "	-	-	-	2
86 Primes, à \$1	-	-	-	86
94 Primes	-	-	-	\$200

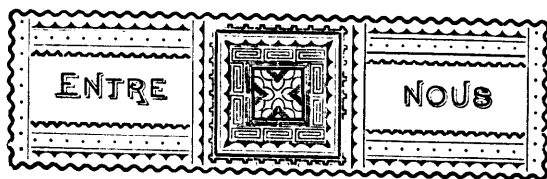
Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

NOS PRIMES

QUATRE-VINGT-DOUZIÈME TIRAGE

Le quatre-vingt-douzième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois de JANVIER), aura lieu samedi, le 7 FEVRIER, à 8 heures du soir, dans la salle de l'UNION SAINT-JOSEPH, coin des rues Sainte-Catherine et Sainte-Elizabeth.

Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre.



EU DI dernier, jour de distribution du MONDE ILLUSTRÉ, à Québec, Eudore Evanturel, un charmant poète qui écrit trop peu, arrive chez moi avec un journal à la main.

Il avait, ce soir là, sa mine féroce des mauvais jours.

—Ah ! vous aimez l'hiver, vous ! ah ! vous aimez la neige ! Mais, mon cher, vous êtes ridicule, absurde, insen-

sé... etc., le voilà parti.

Ce qu'il me dit d'énormités est quelque chose d'inénarrable, et je ne relevai la tête que quand il me dit en terminant :

—Eh bien ! moi, je déteste l'hiver, et si vous voulez le savoir, j'ai le regret des jours d'été !

—Tiens, lui dis-je, cela fait un vers, asseyez-vous donc, voici du papier, un crayon, allez-y, continuez.

—Oui, répondit-il en roulant des yeux méchants derrière son binocle, je vais vous en faire des vers, je vais en pondre des vers, rien que pour vous agacer, et...

Et il improvisa en une heure la jolie pièce que voici :

NOSTALGIE

J'ai le regret des jours d'été
Qui meurent dans les couchants roses ;
J'aurais au cœur plus de gaieté
Si nous étions au temps des roses.

Le sort me semblerait moins dur
Et mes douleurs bien moins réelles,
Si c'était l'heure où le blé mûr
Sur le sillon tombe en javelles.

Je sentirais un peu d'espoir
Et plus d'amour remplir mon être,
Si je voyais entrer, ce soir,
Des papillons par ma fenêtre.

Car c'est l'hiver et je suis las
Du calme froid des plaines blanches.
J'ai hâte de voir du lilas
Et des nids d'oiseaux dans les branches.

L'été, l'eau des étangs reluit,
La mer, le pré, tout étincelle ;
On voit l'éclair que fait, la nuit,
La luciole avec son aile.

Mais quand s'abat l'âpre saison
Du vent, du givre et des buées,
Le soleil nage, à l'horizon,
Soir et matin, dans les nuées.

Quel temps fait-il ? Je meurs d'ennui ;
Depuis novembre il pleut, il gèle,
Et mes plus beaux rêves ont fui
Avec la dernière hirondelle.

Pourtant, bientôt, dans la forêt,
Tout renaîtra sous les ramures.
Alors, j'aurai moins de regrets,
Moins de tristesse et de murmures.

Je ne déteste pas du tout ces vers ; la facture en est toute moderne et a un cachet bien personnel.

M. Evanturel devrait bien se fâcher plus souvent, si chaque colère nous faisait bénéficier d'un morceau de ce genre.

* * Ce poète me fait penser au maître, à Fréchette.

Le deuxième supplément du grand dictionnaire du XIXe siècle, de Larousse, nous est arrivé il y a quelques jours, et en le feuilletant j'y trouve l'article suivant qui prouve que l'on s'occupe du Canada en France :

"FRÉCHETTE (Louis-Honoré), poète et homme politique Canadien-Français, né à Lévis, près de Québec, le 16 novembre 1839. A l'âge de quinze ans, il s'enfuit du séminaire de Québec, et se fit tour à tour apprenti, télégraphiste et terrassier. Revenu à Québec, il publia une série de poésies, qui attirèrent l'attention publique sur son jeune auteur ; il fit ensuite son droit à l'université de Québec. En 1862, il publia un nouveau recueil de poésies : *Mes Loisirs*, entra au *Journal de Québec*, et publia deux drames, *Papineau* et *l'Exilé*, dont l'action rappelait aux Canadiens-Français les luttes héroïques de leurs pères. Admis au barreau de Québec, il alla fonder le *Journal de Lévis* dans sa ville natale, dont il devint le représentant au Parlement. Mais cette feuille, publiée dans l'intérêt du parti libéral, fut persécutée par le gouvernement et son fondateur dut quitter la ville à Lévis et bientôt le Canada lui-même (1866). M. Fréchette fit ses adieux à sa patrie dans la *Voix d'un Exilé*, vigoureuse satire, où il flagelle les oppresseurs de son pays. Il se fixa alors à Chicago et y fonda l'*Observateur*, qui ne vécut qu'un an. Nommé en 1867 secrétaire du département des terres de l'Etat de l'Illinois, M. Fréchette abandonna cet emploi l'année suivante pour rédiger, à Chicago, un nouveau

journal, *l'Amérique*, qui s'acquiesça promptement une grande influence parmi les Canadiens-Français, très nombreux dans l'Illinois. Il était en passe de devenir un homme politique important, lorsqu'en 1870, pendant qu'il était absent, un rédacteur abusa de sa confiance et publia une série d'articles hostiles à la France. Le journal tomba du coup ; M. Fréchette était ruiné. Il retourna alors au Canada, où il fut reçu avec enthousiasme et élu au Parlement du Dominion. En 1872, il publia une nouvelle satire en prose : les *Lettres à Basile*, où il attaqua de front les puissants du jour. La colère se faisant dans son esprit, il s'occupa alors exclusivement de travaux littéraires, et donna successivement : *Pêle Mêle*, fantaisies et souvenirs poétiques ; les *Oiseaux de Neige* ; *Fleurs Boréales* ; *Poésies Canadiennes* ; *La Légende d'un Peuple*. Ce sont surtout ces trois derniers ouvrages qui ont fait connaître aux Français ce Français du Nouveau-Monde. L'Académie française lui accorda en 1880, un prix de 2,500 francs sur la fondation Monthyon, bien qu'il soit de règle qu'un Français seul puisse concourir pour ce prix. Il lui a été décerné un nouveau prix en 1888."

* * Parler du docteur Koch, c'est prouver que l'on est tout à fait dans le mouvement.

Le remède de ce savant ne semble pas être encore la réalisation de ce rêve tant désiré : la guérison de la tuberculose et, même à Berlin, on refuse de se faire inoculer la lymphé panacée.

Et ceci m'amène à un autre guérisseur Allemand, qui fit fureur il y a un demi-siècle, par ses cures merveilleuses.

M. Eugène Noël nous a raconté son histoire et je crois que vous la lirez avec plaisir. Elle comporte un enseignement qui peut être utile à plus d'un lecteur du MONDE ILLUSTRÉ.

"Il y avait vers 1825, au village de Græfenberg, en Silésie autrichienne, un paysan nommé Priessnitz ; ce paysan, suivant les uns, était tout à fait illettré, tandis que, suivant d'autres, il avait appris à lire, à écrire et à compter dans la petite école de Græfenberg. Mais, qu'il ait su lire ou non, cela ne fait pas grand'chose à l'affaire, si le bonhomme ne lut jamais rien de tout et s'en tint, pour toutes leçons, à ses cinq sens de nature et à ce sixième sens, supérieur à tous les autres, et que, pour cette raison, on appelle le "bons sens."

"Priessnitz était pauvre, mais fort laborieux et fort entendu ; il cultivait, pour vivre, un petit champ, et lui-même allait vendre au marché ses denrées sur un cheval qui, par un miracle inouï, devait faire de lui un des plus grands médecins du XIXe siècle, si nous faisons de ce mot *médecin* le synonyme de guérisseur.

"Ce n'est pas l'histoire de Sganarelle que je raconte ici, mais une histoire réelle, authentique, avérée, que vous trouverez dans toutes les biographies.

"Priessnitz reçut un jour de son cheval un coup de pied à la jambe qui le fit cruellement souffrir ; un de ses voisins qui avait de grands secrets pour les "foulures, cassures, et gerçures" entreprit sa guérison, et pour tout remède se contenta de lui verser quantité d'eau froide sur sa plaie avec de certaines paroles et signes cabalistiques. Priessnitz s'en trouva parfaitement et se rétablit très vite ; mais il comprit que l'eau claire toute seule avait opéré cette cure et que les paroles et les signes n'y étaient pour rien. Il se mit aussitôt à recommander l'eau claire à tous les malades de son voisinage, et tous n'eurent qu'à se louer d'avoir suivi ses conseils. On venait de loin le consulter, et notre homme arrosait ses malades à grands seaux d'eau froide qu'il leur jetait sur le corps, en plein air. Ils guérissaient. La réputation de Priessnitz se répandit dans les villes mêmes et dans les petites cours d'Allemagne : des banquiers, des princes, des diplomates, des ambassadeurs, accompagnés de leurs ambassadrices, le vinrent consulter.

"Notre médecin s'aperçut vite que tous ces langoureux et langoureuses mouraient de leur désœuvrement, de leur vie contre nature, de leur inactivité musculaire, de leur privation d'air et de soleil et aussi de leur nourriture trop raffinée. Il